

Jean-Philippe Toutut

Une tour en orient



Jean-Philippe Toutut

Une tour en orient

© Jean-Philippe Toutut, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5101-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PARTIE I. LA FIN DU VOYAGE

Chapitre 1. Le but

Et soudain je la vis, au détour d'un de ces innombrables sentiers de terre et de sable enroulés autour de la montagne.

J'étais alors tout entier concentré sur l'effort, marchant le dos courbé sous le poids de mon sac, attentif à ne pas glisser sur une pierre du chemin, à ne pas tressaillir fatalement sur une arête du sentier, à ne pas rouvrir mes cicatrices aux pieds. J'avais eu tellement d'expériences malheureuses de cheville foulée, de muscle déchiré, de blessures en grand nombre depuis que j'avais entrepris ce périlleux voyage, il y avait déjà si longtemps.

Je ne m'attendais à rien, et c'est peut-être pour cela que, presque par accident, au détour d'un lacet, elle m'apparut dans un éclat de lumière.

Au travers de mes larmes de sueur, la Tour se dressait au fond de la vallée, immense entre les montagnes qui l'entouraient comme un vaste écrin. Brillante et vibrante, elle semblait d'une dimension et d'une consistance hors du commun. Ses contours étaient à la fois précis et lisses ; à mes yeux, elle semblait comme entourée d'une brume indéfinie, qui semblait partir du sol et monter bien au-dessus des nuages.

Sous le choc de cette vision, je m'arrêtais d'un seul coup, comme touché par le regard d'un dieu. Autour de moi, je voyais mes compagnons de voyages se figer, le regard fixe, éblouis. Toute la colonne des voyageurs, des porteurs et des animaux venait se presser derrière nous sur le promontoire rocheux, pour s'immobiliser aussitôt que la Tour se dévoilait à leurs yeux. Un silence intense s'abattit sur la caravane, comme recouverte d'un immense drap invisible.

Depuis le sentier en surplomb de la vallée, nous contemplions sans y croire le but final de notre quête, cette quête qui nous emplissait l'esprit et le corps depuis d'innombrables années.

Je rabaissais sur mes yeux embués la visière de mon vieux chapeau de cowboy poussiéreux. Le galurin ne me quittait plus depuis ce fameux soir de tempête de sable au Colorado, quand presque toute la colonne courbait sous le vent et que ce vieux couvre-chef perdu vint claquer sur mon visage comme un cadeau du ciel tourmenté. Le chapeau me protégeait de la poussière des chemins, et il me

servait aussi quand c'était nécessaire pour cacher mes émotions trop violentes.

Nous étions tous à ce moment-là comme pétrifiés, conquis et étourdis par cette vision soudaine, magnifique. Longtemps nous l'avons longtemps ainsi contemplée de loin, tous partageant la même émotion fondamentale. Nous étions tous aussi glacés par la peur qu'un seul mouvement ou une seule pensée de l'un d'entre nous fasse disparaître l'apparition aussi soudainement qu'elle était apparue, comme un mirage se dissipe dès que l'on avance vers lui, comme un rêve terriblement vrai s'évapore pourtant à l'instant du réveil sans qu'on puisse jamais le rattraper.

Tous nous étions réconfortés par ce qui émanait de la construction magique. Le soir de ce jour déterminant, au coin du feu, nous n'allions avoir qu'elle comme seul objet de discussion.

Miguel, mon proche compagnon de chemin, commentait alors, les yeux brillants :

— « Quelle magnifique tour, mes amis, nous l'avons cherché toute notre vie, et la voilà qui se dévoile, toute proche ». Il ajoutait :

— « Jamais je n'oublierai cette image, lorsque nous avons contourné le dernier pic rocheux de la montagne, cette Tour de toutes nos espérances, avec ses splendides couleurs rouge et noir, sa forme cylindrique parfaitement tendue vers le ciel ».

Il continuait sa description avec grand enthousiasme :

— « J'ai bien vu que ses contours étaient entourés de temps en temps par des spirales de poussière qui remontaient le long de ses escaliers extérieurs ».

Miguel prétendait qu'émanait d'elle comme une musique lointaine de tango argentin. Il décrivait la Tour avec des précisions de plus en plus fines au cours de la soirée, sans doute aidé en cela par la divine boisson qui circulait dans les camps, d'un bivouac à l'autre.

Mais plus nous l'écoutions, avec toute l'amitié et le respect qu'on lui portait, plus au fond nous doutions de sa raison. Malgré que notre ami ne semblât pas

éprouver le moindre doute sur ce qu'il avait vu, Jean-Marie, celui qui fut mon cher aîné dans cette aventure, souriait en l'écoutant et il fut prompt à parler à son tour. Car lui aussi avait vu très distinctement la Tour à ce moment-là.

— « Elle se détachait au loin », disait-il, « comme un carré parfait, avec ses fenêtres disposées symétriquement sur ses quatre côtés de couleur sable ».

Il attestait formellement n'avoir vu depuis le sentier aucun mouvement, naturel ou humain, aucune espèce d'escalier de la base au sommet de la construction. Et au lieu d'une quelconque musique de tango, évoquée par notre ami Miguel, c'était le bruit du vent et le grand silence entourant la construction qui avaient le plus impressionné Jean-Marie.

Nous prêtions grande attention aux propos de notre ami, car de nous tous c'était lui qui possédait la meilleure vue, malgré son âge avancé -ou peut-être grâce à son âge avancé. Combien de fois en effet nous avait-il sorti d'affaire ou de péril, grâce à sa vision projetée qui décelait des troupes de brigands au loin, longtemps avant que nous n'apercevions la poussière de leurs chevaux, ou qui percevait un changement dans les vents du ciel alors qu'aucun de nous ne voyait bouger le moindre nuage.

Autour du feu principal de notre campement, établi à quelques centaines de mètres du pied de la Tour, mes deux chers compagnons de route ont discuté âprement sur l'apparence de la construction qui nous dominait, et sur la forme qu'elle avait prise lors de nos premiers regards.

Je les écoutais ce soir-là avec la plus grande délicatesse, en prenant grand soin de ne pas froisser la susceptibilité de l'un ou l'autre. Il y avait eu tellement de circonstances au cours de notre voyage où la vie de l'un n'avait tenu qu'à la vie de l'autre : tel ce jour où, glissant dans un éboulement le long d'un chemin de grès friable, je ne dus mon salut qu'à la chaîne de mains créée immédiatement par Miguel et Jean-Marie pour me sortir de l'abîme. Ce n'était pas un hasard si nous marchions Miguel, Jean-Marie et moi, tous les trois côte-à-côte et solidaires sur le même sentier surplombant la vallée, lorsque la Tour nous était soudain apparue. Et j'allais encore avoir l'occasion un peu plus tard dans notre aventure de m'appuyer sur leur aide précieuse.

Mais ce soir-là en les écoutant argumenter avec véhémence autour du feu, dans l'ombre lointaine de la Tour, j'ai dû constater avec beaucoup de peine que le désert, la route et les privations, avaient dû faire vaciller les sens de mes chers

compagnons. En effet de toute évidence, quelle que fût l'explication de ces perceptions contradictoires chez mes deux amis, il ne pouvait s'agir là que d'une forme d'illusion qui les avait frappés tous les deux au bout de trop d'efforts endurés. Car, contrairement à leurs affirmations, j'avais moi, très bien vu la Tour !

Je pouvais décrire très précisément ses différentes arêtes latérales (combien y en avait-il ? 7 à 8 à ce qu'il m'a semblé), tendues et courbées comme des arcs vers les hauteurs, ses multiples plateformes transparentes suspendues, reflétant le ciel et le soleil de tous côtés. Elle avait toute l'apparence d'un immense cristal de roche, plus haut qu'une montagne, taillé avec cette perfection que seule la nature peut donner aux choses. Le sommet semblait disparaître dans les nuages, car on ne distinguait pas très bien les plus grandes hauteurs de la Tour, à l'endroit où ses arêtes devaient en principe se rejoindre. Il n'y avait (bien sûr !) aucune musique, mais cependant l'on percevait précisément un frémissement dans le silence : celui d'un vent chaud et doux qui s'enroulait comme amoureusement autour de ses multiples ponts. Et ce vent faisait vibrer la Tour en permanence, comme un appel, comme le son d'une présence.

Sur ce sentier escarpé, lorsque la Tour s'était dévoilée devant nous, nous sommes longtemps restés ensemble immobiles devant cette vision qui semblait sortir d'un conte de fées. Nos yeux ne quittaient guère la Tour, et nous puisions dans sa relative proximité toutes les ressources et les forces dont nous avions besoin pour les derniers kilomètres devant nous. Le temps et l'espace semblaient abolis, il ne restait que l'éblouissement d'une joie intense et calme qui nous envahissait.

Ce furent je crois les montures et les ânes porteurs de nos bagages qui nous arrachèrent à notre contemplation silencieuse. Etonnées de notre arrêt inhabituel sur un sentier dépourvu d'herbe ou d'eau, nos bêtes firent entendre d'abord ponctuellement puis toutes ensemble leur désaccord et leur impatience. Nous nous ébrouâmes alors, secouant nos épaules comme pour en dégager la poussière, et non sans avoir échangé de longs regards entre nous, nous reprîmes notre marche. La Tour, loin de disparaître comme nous l'avions craint un instant, éclairait maintenant chacun de nos pas, comme un phare guide le marin à l'approche du rivage. Plus silencieux que jamais, le regard alternant entre le sentier et la Tour, nous suivions notre chemin qui désormais descendait vers la

plaine en lacets de plus en plus larges.

Chapitre 2. Valentin

La descente captait toute notre attention. Nous avons parcouru quelques kilomètres, et faisons halte au bord d'un filet d'eau qui descendait le long de la montagne, lorsque tout-à-coup nous nous sommes aperçus que l'un d'entre nous manquait à l'appel. Nous avons beau regarder parmi les voyageurs, les porteurs et les animaux de notre convoi, une réalité s'imposait de plus en plus à nous : notre cher ami Valentin semblait bel et bien avoir disparu de notre équipée ! Personne n'avait rien entendu, personne ne se souvenait de la dernière fois que nous l'avions vu parmi nous.

Bien que nous soyons tous très impatients maintenant d'atteindre la vallée qui se dessinait au loin, en bas sous nos yeux, et de rejoindre la Tour éclatante, nous fûmes tous d'avis de nous arrêter là et de l'attendre. L'un d'entre nous, un montagnard des plus aguerris, se proposa de revenir sur nos pas et chercher des traces de notre compagnon disparu, ce que nous acceptâmes avec reconnaissance.

Valentin n'était pas n'importe qui pour nous. Très discret mais très présent aussi, son sourire avait illuminé nombre de nos soirées, et surtout balayé nombre de nos découragements. Plusieurs d'entre nous, au seuil de renoncer à notre quête, avaient continué leur route grâce à son regard intense et fraternel, qui semblait porter des leçons de courage à n'en plus finir. Et de constater son absence à ce moment si crucial de notre périple nous semblait à tous comme une chose incongrue, inadaptée, et pour ainsi dire comme un mauvais présage.

Longtemps nous avons attendu, assis sur nos talons, le regard oscillant entre la vallée et la montagne, partagés entre l'inquiétude que nous causait cette disparition inattendue, et l'impatience d'atteindre enfin notre but tant recherché. Lorsqu'enfin nous entendîmes les pas de notre délégué revenir vers notre colonne, tous se levèrent, le regard tendu, l'oreille avide d'entendre une explication rassurante. Mais de loin, nous ne pouvions que constater avec tristesse que notre ami revenait seul vers nous.

Notre montagnard commença par nous rassurer : il avait retrouvé notre compagnon plus haut sur le sentier. Valentin n'était pas tombé dans un ravin quelconque, il n'avait pas sombré non plus sous le coup d'une forme de maladie ou de souffrance brutale. Un soupir général accueillit cette bonne nouvelle. Le